

mier-Ministre, il s'est insinué dans ses bottes, et il commande en maître en tout et partout.

Gueux avant les élections (c'est lui-même qui l'a dit sous serment) Joseph-Israel vit aujourd'hui comme un millionnaire; achète un journal qu'il paye \$30,000; il achète des presses, il acquiert des machines à composer qui coûtent fort cher, il loue l'immeuble de M. Beaugrand sur la rue St Gabriel, il y installe des presses, le remplit de matériel d'imprimerie; il fait des réparations de \$15,000 à \$20,000 dans les bureaux de la *Patrie* sans compter les équipages, le Gris Pommelé, les chaloupes, les parties de chasse et de pêche, les Pulman quand Louis-Joseph va à Québec ou en revient, etc., etc., et tout cela avec un salaire de \$7000 par année.

Vraiment, la multiplication biblique des pains était une misère à côté de tout cela.

On est loin du temps où Papa Tarte demandait à son fiston de garder une couple de piastres pour remplir la tinette au lard familiale le samedi.

Et dire aujourd'hui que c'est là l'homme qui représente les idées libérales!

Quelle déchéance!

VIEUX ROUGE.

L'Odysee d'un Marmiton

COMMENT ON DEVIENT EVEQUE

Le héros dont nous allons raconter les aventures naquit à Paris le 24 janvier, en l'an de grâce 1854, de Joseph-René Villa'tte et Marie-Antoinette Chauvin, et fut baptisé au nom de Joseph-René. De bonne heure, il manifesta des sentiments onctueux et une vocation décidée pour les ordres religieux, qui ne s'est jamais démentie d'ailleurs, au cours d'une carrière mouvementée. Les moyens pécuniaires de l'auteur de

ses jours ne lui permirent pas cependant de faire les études nécessaires pour décrocher la timbale qu'il convoitait, et à l'âge de dix-neuf ans il était obligé, comme tous les français qui n'étaient pas séminaristes, de tirer au sort. Ce tirage ne lui fut pas favorable, et on l'envoya en garnison dans une ville sur la frontière belge.

Dégoûté du service militaire au bout de quatre ou cinq mois, il sauta un beau matin la ligne qui sépare la France et la Belgique et se rendit à Bruxelles, où il s'engagea pour badigeonner les murs et faire de la peinture en bâtiments. Dans l'exercice de ce nouvel état il rencontra un jeune garçon d'origine suisse, qui portait le nom de François et en fit son camarade. Le métier pouvait à peine nourrir son homme, et l'envie lui prit soudain de tenter fortune dans un champ plus vaste, où son ambition pourrait être satisfaite, et où il lui serait permis d'arriver plus vite aux hautes positions qu'il ambitionnait.

Nanti de lettres de recommandation d'un personnage ecclésiastique bien gradé dans la hiérarchie — son parent — il s'embarque pour l'Amérique et atterrit sans encombre dans notre bonne ville de Montréal. C'était en 1876. A l'exemple de la plupart des Français qui arrivent au Canada, son premier soin fut de se présenter dans une grande institution religieuse de Montréal, où, grâce aux bons certificats qu'il possédait, on lui donna le gîte et le couvert, et quelques sous par-ci par-là, en échange des services qu'il rendait à la maison en qualité de marmiton et de commissionnaire de la maison.

Au bout de cinq ou six mois, fatigué du métier, il prenait la route de Buckingham, et rencontra le révérend père Michel, vieux prêtre français qui desservait cette paroisse. Après avoir exposé au curé les motifs de sa visite et lui avoir demandé du travail pour gagner son pain, ce dernier lui conseilla de se rendre à la Lièvre, c'est-à-dire 45 milles plus loin, en ajoutant que le missionnaire de l'endroit lui donnerait du travail qui lui permettrait de manger. En même temps, il lui indiqua la route à suivre